



**HAL**  
open science

Préface de l'ouvrage collectif "Chikungunya : la médiatisation d'une crise" Bernard Idelson et Gudrun Ledegen (éds)

Sophie Moirand

► To cite this version:

Sophie Moirand. Préface de l'ouvrage collectif "Chikungunya : la médiatisation d'une crise" Bernard Idelson et Gudrun Ledegen (éds) : Presse, humour, communication politique. Chikungunya : la médiatisation d'une crise Presse, humour, communication politique, ÉDITIONS EME (Éditions Modulaires Européennes), Belgique, préface : p. 11-23, 2012, Chikungunya : la médiatisation d'une crise, 978-2-8066-0223-7. hal-01480315

HAL Id: hal-01480315

<https://univ-sorbonne-nouvelle.hal.science/hal-01480315>

Submitted on 1 Mar 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Sophie Moirand**

Préface

dans

**Bernard Idelson et Gudrun Ledegen eds : *Chikungunya : la médiatisation d'une crise. Presse, humour, communication politique.* Éditions EME, 2012.**

Version avant édition.

On peut dégager de l'ensemble de ce recueil (ainsi que des travaux antérieurs réalisés autour de la médiatisation de la crise du Chikungunya dans l'Océan indien par les différentes équipes) quelques idées-force autour de concepts représentatifs pour certains de la communication médiatique, pour d'autres des événements que l'on regroupe sous le nom de « crise sanitaire », et pour d'autres encore des théories du discours. Ils permettent d'« expliquer », au sens scientifique de « chercher à comprendre », ce que les analyses et les points de vue des professionnels révèlent du rôle du langage dans la construction, l'évolution, la représentation de cet événement, qui constitue un « fait social total » au sens de Mauss, comme le dit ici même Jacky Simonin : la crise du Chikungunya à la Réunion et dans l'océan Indien. C'est dans cette perspective que je me place dans cette préface en prenant certains de ces concepts, *l'altérité, l'interdiscursivité, la responsabilité* ainsi que les notions qui leur sont associées comme des « outils pour penser avec », c'est-à-dire, conformément à la définition du philosophe J. Benoist (2010), comme des filets qui, jetés dans les discours circulant tout au long de cette crise sanitaire, « capte » ou « capture » les éléments nécessaires à la compréhension des événements sociaux, et des relations entre discours et société.

Si l'on pose l'*altérité* comme une relation à l'autre ou à l'ailleurs, le fait de ressentir « le caractère de ce qui est autre » (*le Petit Robert* 2012), on note ici l'omniprésence de ce « ressenti », dans les contributions des professionnels comme dans celles des chercheurs universitaires, qu'il s'agisse du « ressenti » des auteurs eux-mêmes ou de celui des acteurs de l'événement, certains étant par ailleurs acteurs et auteurs.

Ainsi, pour un journaliste professionnel, correspondant à la Réunion du quotidien national *Libération*, le ressenti de l'*altérité* passe par les notions de proximité et de territoire (voire par la notion de mort kilométrique, p. XX), qui interviennent dans le choix des thèmes et la place qu'on leur accorde dans le quotidien national, parce que « plus l'événement est éloigné dans l'espace et le temps, mais aussi culturellement, moins il intéresse le public » (Laurent Decloître, p. XX). Qu'importe d'ailleurs que la Réunion soit un département français, le quotidien, national mais conçu en métropole (même s'il existe une édition à la Réunion), ne s'intéresse vraiment à la crise du Chikungunya que lorsqu'un ministre se rend à la Réunion ou lorsque la maladie se propage vers l'Europe et arrive en métropole, ce journal préférant par ailleurs publier les dépêches de l'AFP plutôt que les papiers du correspondant local, qui doit convaincre le siège parisien pour être publié. Ainsi la Réunion est-elle ressentie comme un territoire lointain (à 10 000 km de Paris), et donc différente, *autre*, périphérique par rapport au Centre, si bien que la crise sanitaire qui y sévit en 2005 est reléguée, lorsqu'on en parle, à la rubrique Terre, sauf lorsque « le chik contamine une infirmière du Gard »... fait isolé qui permet au chikungunya d'apparaître dans les rubriques Santé ou Société. Et lorsque *Libération* titre le 25 septembre

2010 «Premier cas français de Chikungunya »<sup>1</sup>, cela déclenche à juste titre l'indignation des internautes qui ressentent cette altérité comme une exclusion : « Que se passe-t-il ? la Réunion n'est plus française ? », « la France c'est où ? », « [la Réunion] a proclamé son indépendance ? ».

Si la notion d'altérité est associée à *la différence* (« ressentie »), voire à *l'extranéité*, à *l'hétérotopie*, à *l'hétérochronie*, c'est qu'elle est, consciemment ou non, couplée à *l'identité* (*Dictionnaire des Sciences humaines*, 2006, p. 21-24). C'est l'angle que choisit Philippe Blanchet pour analyser, en sociolinguiste, la façon dont les discours du journal *le Monde* (autre quotidien « national » conçu à Paris) construisent et reflètent les positions d'altérité/identité.

Il le fait à travers le repérage des marques du caractère « étranger » assigné aux mots de la crise (ce qu'il appelle une stratégie d'*altérisation*) : le nom de la maladie, dont on accentue le caractère « exotique », parce qu'il est difficile à prononcer, parce qu'on dit qu'il vient d'ailleurs (d'une langue, voire d'un dialecte africain), parce que le mot a du mal à s'intégrer au système morphologique du français (le ou la chikungunya ?<sup>2</sup>), parce que le mot décrit un symptôme (« la maladie de l'homme courbé »), et qu'on l'impute à un moustique, re-nommé « moustique tigre », plus facile à prononcer que son nom savant en latin, mais qui évoque encore une fois l'ailleurs (l'Afrique), alors qu'il ne s'agit que d'un moustique tigré...

Philippe Blanchet explique, dans un deuxième temps, comment l'on peut glisser du caractère « étranger » de la maladie à « *la maladie des étrangers* », lorsque les articles insistent sur l'origine géographique/politique de la maladie (venue « des Comores ») comme sur l'origine de ceux par qui elle s'est propagée vers l'Europe (« des gens contaminés dans l'Océan Indien », « au sein de la communauté originaire des Comores », voire un « voyageur contaminé à l'étranger »). Il montre alors comment l'on peut encore aller plus loin dans ce qu'il appelle *l'altérophobie*, lorsqu'on dénonce, à travers les discours cités ou rapportés insérés au fil des articles, les dangers de « la mondialisation des virus », importés par des « immigrants venus de l'Est et de l'Afrique ».

Mais ce sentiment que la maladie vient *d'ailleurs* et *des autres* n'est pas propre aux médias métropolitains ni à la crise du Chikungunya, comme le soulignent d'autres contributions réunies ici, parce qu'une *mémoire collective communautaire* s'est peu à peu constituée et que « les membres de la communauté locale, journalistes et publics ordinaires, participent à ce rappel : « c'est comme la dengue », « ah la grippe espagnole dans le temps elle a ravagé encore plus » (Jacky Simonin ici même)<sup>3</sup>. De fait, *l'altérité* se manifeste sous la forme de

<sup>1</sup> Le système linguistique du français favorise, il est vrai, la confusion entre la facette « géographique » et la facette « politique » des noms de pays lors de l'adjectivisation ou de la nomination, même s'il marque formellement cette différence dans certaines constructions : je viens de France (espace géographique) vs le gouvernement de la France, la décision de la France (espace politique). Mais on pourrait s'attendre de la part de spécialistes du langage, que sont aussi les journalistes, une plus grande attention à ce qu'on peut appeler la « responsabilité » langagière (voir *infra*).

<sup>2</sup> Un simple regard sur les titres des journaux réunionnais de mai à décembre 2005 montre pourtant que l'hésitation sur le genre tient à l'objet dénommé et à la potentialité du système français de changer de catégorie grammaticale (adjectivation ---> substantivisation) : soit la (fièvre) chikungunya, soit le (virus) chikungunya.

<sup>3</sup> Patricia Hernandez, chercheuse en Argentine, signale dans son analyse d'une crise sanitaire récente, comment le gouvernement mexicain était intervenu pour que cesse l'appellation « grippe mexicaine », d'autant qu'elle était présente à ses débuts autant aux Etats-Unis qu'au Mexique... (communication

caractérisations associées, celles de *familier/étranger, proche/lointain*, qui vont servir de révélateur à une crise de *confiance* dans les autorités politiques et sanitaires fortement relayée par les médias locaux, dont les propos faussement rassurants et les consignes imposées vont conduire à un processus d'*étrangéification* de l'univers familial de la population réunionnaise (selon le mot de J. Simonin, p. XX).

Quant à Joëlle Brunet, consultante en communication, elle analyse les raisons culturelles et langagières de l'échec de la campagne de communication, commanditée par la DRASS en 2006, au vu de la perte de confiance dans les paroles des autorités et en vue de réfuter les croyances locales sur l'origine de la maladie et de faire changer les comportements des Réunionnais : le spot télévisé et les annonces dans la presse, qui mettaient en scène une représentation de « l'effet domino » (une chaîne de dominos, positionnés de telle manière que si l'un tombe, il entraîne les autres dans sa chute), reposaient sur des référents « *étrangers* » à la population locale (l'effet domino désigne une chaîne de cause à effet, un effet en « boule de neige »), les dominos étant un jeu par ailleurs très répandu à la Réunion ; quant au nom de la campagne elle-même, intitulée « Chikaction », et qui a donné lieu à une émission de télévision commanditée du même nom (voir Ledegen et Simonin 2008), il est moins porteur du message que l'on voulait transmettre (seul le moustique transmet la maladie, des gestes simples permettent de s'en protéger) que de représentations fortement négatives de la maladie associées à l'émission de télévision « Sidaction ».

Ce que souligne par ailleurs ici même le docteur Bernard-Alex Gaüzère, du Centre hospitalier régional de la Réunion, dans l'entretien qu'il accorde à Gudrun Ledegen : s'il est toujours difficile de communiquer en cas de crise sanitaire (d'autant plus qu'on ne connaît pas vraiment la maladie ou le virus ou la forme de prévention adéquate – voir les échecs de la communication gouvernementale lors de la grippe A), on peut au moins faire des efforts langagiers comme celui de « créoliser » les messages, ce qui veut dire non seulement les traduire en créole, mais surtout recourir à des expressions créoles, liées à la culture des destinataires de la communication.

L'hommage qu'il rend aux humoristes locaux, qui ont « l'intelligence de la situation et de son contexte socioculturel », qui connaissent les mots qu'il faut dire et sur lesquels on peut jouer, constitue également une critique implicite des discours des autorités politiques et sanitaires. Cela me paraît renvoyer « en creux » à la notion d'*éthique langagière (éthique de la responsabilité)* sur laquelle je conclurai, qui devrait faire partie du comportement langagier des autorités politiques et sanitaires (voir *infra*) comme de celui des communicateurs qui ont choisi la métaphore du domino (qui faisait une « belle image ») sans se poser la question de son *étrangéité* pour les destinataires à qui ils s'adressaient.

Si les sketches de l'humoriste Thierry Jardinot à la radio, de même que son spectacle, analysé ici par Gudrun Ledegen, démontrent, comme elle le dit, qu'« on peut rire du chikungunya », c'est qu'ils tiennent compte à la fois du contexte culturel et de *l'intertexte* constitué par la diversité des paroles circulantes, y compris celles des autorités politiques et sanitaires, nationales et locales, qui, si elles font rire, sont également « rappelées » (voir *infra*), participant ainsi de manière détournée à une sensibilisation à la prévention... plus efficace que celle des autorités. J'ai personnellement assisté lors du séminaire de septembre 2010 à l'université de la Réunion à l'impact du sketch de Thierry Jardinot sur les étudiants présents à cette séance, qui riaient ou réagissaient alors qu'ils le connaissaient déjà, parce

---

personnelle). De fait, cette grippe, devenue rapidement « grippe A », avait d'abord été appelée dans les médias « grippe mexicaine » (d'où la réaction du Mexique) ou « grippe porcine » (ce qui avait entraîné l'abattage systématique des porcs dans certains pays...).

que l'univers représenté et les paroles « reprises » faisaient partie de leur univers familier, alors que la projection du sketch de Florence Foresti « Michèle le moustique » (extrait de l'émission de *France 2* « On a tout essayé »), dont les procédés humoristiques et la réception par des étudiants en France métropolitaine sont analysés ici par Frédéric Pugnière, a été reçu dans un silence glacial : non seulement Florence Foresti, déguisée en moustique, ne les faisait pas rire, mais les allusions personnelles à des personnes médiatisées de la télévision nationale n'étaient pas perceptibles (pour moi non plus d'ailleurs, n'étant pas familiarisée avec cette émission) et le point de vue du moustique sur ce qu'on dit de lui pas convaincant. Comme le dit F. Pugnière, « on apprend peu de choses au sujet de la crise », et le chikungunya n'est qu'un prétexte pour faire rire, à la différence de l'humoriste réunionnais qui utilise l'humour pour faire passer des messages politiques. L'observation des réactions lors de la projection à la Réunion montrait bien *la distance* entre le Centre et la périphérie...

Mais avec le texte de Bernard Idelson, on rencontre un autre type d'*altérité*, qui se traduit par des *différences* significatives dans le traitement médiatique de la crise à Maurice, à la Réunion et aux Seychelles, trois situations qu'on aurait pu penser *identiques*, parce que situées dans la même zone géographique. Or, si le traitement n'est pas identique, cela tient, comme il le démontre, à l'histoire politique et sociale de ces îles, mais aussi à l'histoire des médias et aux places qu'ils occupent dans chacune des sociétés étudiées. Outre les références aux conditions de production (historiques et actuelles) des discours médiatiques dans ces trois contextes, c'est le travail même du journaliste qui est différent, et qui est mis au jour à travers les types d'arguments, les métaphores, les actes de communication et la place occupée dans le médium. Ainsi, à la Réunion, il se pratique un journalisme de dénonciation, qui vise à faire entendre plusieurs *voix* (voir *infra*) et pas seulement celle des autorités politiques (à la différence des Seychelles, où on minimise la crise sanitaire pour éviter la fuite des touristes). Là encore, au delà de l'analyse, c'est *la responsabilité* des journalistes qui est posée.

Quant à l'*altérité* présente dans le texte de Srilata Ravi et de Philip Weinstein, elle est déjà dans le regard porté par les auteurs sur la Réunion, regard extérieur de chercheurs étrangers (non français) sur une société multiculturelle qui appartient à un État laïc, laïcité qui maintiendrait une identité nationale<sup>4</sup> au détriment des identités locales, des croyances locales, y compris religieuses, ainsi que des pratiques sanitaires qui leur sont plus ou moins associées. Ce qu'ils montrent, c'est qu'il y a de la part des autorités nationales, mais avec le concours des autorités locales, *un déni d'altérité*. Mais le regard « extérieur » qu'ils portent sur la Réunion depuis l'autre côté de l'océan Indien tient également à leur position scientifique autant qu'à leur *différence « culturelle »* : regard informé par les *Cultural Studies* et les études post-coloniales.

C'est que les travaux publiés dans ce recueil inscrivent une autre forme d'*altérité*, celle de la diversité des positionnements scientifiques des auteurs qui, réunis pour analyser le traitement médiatique de la crise, utilisent des méthodes et des concepts venant d'univers différents, celui des sciences de la communication et de l'analyse des médias (Idelson, Simonin), celui des sciences du langage et de l'analyse du discours (Blanchet, Ledegen,

---

<sup>4</sup> Pierre Nora, lors d'un entretien à *France Inter* (octobre 2011), préfère parler d'une « identité républicaine » (issue de « la République » : « une » et « indivisible »), qu'on pourrait distinguer d'une identité démocratique (celle qui pourrait construire une identité européenne).

Pugnière, Simonin), celui de l'analyse de l'humour (Pugnière, Ledegen) et celui des études post-coloniales, ainsi que les analyses et points de vue des professionnels ici présents (auteurs qui par ailleurs travaillent dans des contextes culturels différents, la France de l'océan Indien, la France métropolitaine et en particulier la Bretagne, l'Australie et le Canada). C'est ce qui fait la richesse de ce recueil, qui, au delà des diverses formes d'*altérité* que l'on peut mettre au jour, me conduit à développer deux autres concepts qui permettent, à mon sens, de mieux comprendre le traitement de la crise du chikungunya par les médias : l'un emprunté à l'analyse du discours, celui d'*interdiscursivité*, l'autre à l'éthique, celui de *responsabilité*.

Au-delà des rencontres entre systèmes linguistiques, forcément présentes dans les sociétés multiculturelles de l'océan Indien (en particulier l'alternance codique dans les sketches humoristiques ou l'émission Chikaction), c'est l'*interdiscursivité* qui me semble davantage convoquée, explicitement ou non, par les chercheurs et les professionnels ici réunis puisque l'essentiel des analyses portent sur les discours des acteurs (journalistes compris), tels qu'ils sont publiés, rapportés, commentés, voire dénoncés, dans les différents médias, mais différemment selon qu'il s'agit de journaux nationaux ou de journaux réunionnais, mauriciens ou seychellois.

On assiste dans la presse réunionnaise à un véritable travail *polyphonique* (selon B. Idelson citant C. Lemieux, p. XX), qui consiste à faire entendre plusieurs *voix* en donnant la parole aux protagonistes... C'est ainsi que l'on voit, au fil de l'événement, comment les mots, les constructions, les énoncés « *dialoguent* » et « *interagissent* » et comment des *rencontres interdiscursives* sont alors construites entre des acteurs qui souvent ne se rencontrent pas dans l'espace public. À la Réunion, ce sont ces *interactions discursives* qui contribuent à la représentation du référent de l'événement ainsi qu'à la construction d'une *mémoire interdiscursive communautaire* (J. Simonin).

Le mot Chikungunya devient alors porteur d'*échos*, ceux des pandémies « historiques » (la grippe espagnole, la dengue), ceux des crises sanitaires contemporaines (la vache folle, le SRAS, la grippe aviaire, la grippe A), donc de discours enfouis qui reviennent en mémoire, et consciemment ou non dans les discours tenus par les différents acteurs. Différences facettes sémantiques se construisent lorsqu'il apparaît dans des titres à deux points et lorsque l'énoncé situé après les deux points lui attribue un « sens » différent au fil du temps : « Chikungunya : 87 cas », « Chikungunya : épidémie galopante », « Chikungunya : il existe des cas graves », « Chikungunya : il faut des actes », « Chikungunya : le PC monte au créneau », « Chikungunya : la démission de l'Etat », « Chikungunya : l'Etat pointé du doigt », etc. La façon de nommer, la métaphorisation, la dérivation, la composition, le défigement ou le figement ont une fonction pragmatique, voire argumentative : « le fléau du Chikungunya », « la guerre est déclarée », « les non-dits du plan Vigimoustik », « les commandos anti-moustiques », « le Chik », « de plus en plus de gens "chikungunyés" » (J. Simonin ici même).

Le discours scientifique « médiatisé » (dans l'émission Chikaction) se construit sur les dires des paroles « profanes » et sur les dires des « rumeurs », ce qui se manifeste par exemple par un enchaînement de formes linguistiques thématisations/négations réfutant les croyances populaires : « sans aucun doute / *c'est* le moustique le moustique qui a été trouvé porteur du virus / *ce n'est pas* le bateau / *ce n'est pas* le mauvais air / *ce n'est pas* l'eau [énumération sur les doigts] / *c'est bien* le moustique qui vit autour de nos habitations / le moustique noir et blanc qui transmet la maladie » (Ledegen et Simonin 2008).

L'analyse que fait Gudrun Ledegen du spectacle de Thierry Jardinot au plus fort de la crise sanitaire montre comment l'humoriste joue sur l'allusion : l'allusion à des faits (par ex. les soldats qui participent à l'éradication des moustiques, les hôpitaux débordés) mais également *l'allusion à des dire*s (ceux des ministres, ceux de la campagne de prévention, ceux des malades, etc.) et à tout ce qui n'est pas dit ou qu'on ne peut pas dire, et à ce que les acteurs ont oublié mais qui est inscrit dans les mots, les constructions et les énoncés, c'est-à-dire l'idéologie. Expliquer ce fonctionnement discursif des médias suppose qu'on le rapporte à l'interdiscursivité, qu'on l'explique au travers de *l'intertextualité* et de *l'interdiscours* de l'analyse du discours française ou du *dialogisme* du cercle de Bakhtine, si on redéfinit l'énoncé dialogique comme « un énoncé qui laisse passer de l'extériorité et de l'altérité », le *discours autre* étant une de formes langagières de cette dernière.

Cela me conduit à poser en conclusion « la *question* de la responsabilité dans l'écriture de presse »<sup>5</sup>, question qui, si elle n'est pas explicitement posée ici, me paraît cependant inscrite dans les textes du recueil, ne serait-ce que par ses liens avec *la confiance*, angle que choisit J. Simonin (p. XX) pour mieux expliquer le fonctionnement des médias réunionnais au cours de l'année 2005.

Le chikungunya était alors une maladie encore mal connue, inconnue jusque-là à la Réunion et considérée comme bénigne. Comment parler de ce qu'on ne connaît pas ? On ne savait pas non plus comment soigner les malades dont le nombre augmentait de manière exponentielle : les urgences de l'hôpital prescrivaient de l'effergal pour calmer les douleurs et « la médecine traditionnelle spécifique aux groupes ethnoculturels de la société réunionnaise » était ignorée ou proscrite (Ravi et Weinstein ici même). Or, comme le dit le Docteur Gaüzère (p. XX), « pour pouvoir communiquer, il faut détenir des éléments de langage incontestables », et pour commencer disposer de données fiables sur le nombre de cas déclarés, chiffres qui ne pouvaient être donnés « sans la validation du préfet » (*ibidem*).

Cela explique pourquoi, face aux défaillances des autorités locales et sanitaires, les médias réunionnais sont partis à la recherche d'informations fiables données « ailleurs » (l'internet facilitant ce travail). Cela explique que « la ligne éditoriale [du *Journal de l'Île*] était systématiquement basée sur la recherche en *responsabilité* » (Gaüzère ici même), d'autant que les habitants avaient le sentiment qu'on parlait davantage du moustique que des malades (Idelson ici même). Cela explique que dans le discours de presse à la Réunion « des mots, des expressions [...], parfois insensiblement, parfois plus nettement, vont aboutir à redéfinir profondément la situation passant de la confiance/indifférence à la défiance/contestation/dénonciation et à la manifestation des émotions collectives suscitées par la pandémie et “le corps souffrant” » (Simonin ici même).

Mais si la couverture de la crise sanitaire par les médias variait d'une île à l'autre de l'Océan Indien, c'est que *la responsabilité* des médias et leur responsabilité par rapport aux autorités n'était pas ressentie de la même façon (et encore différemment par les médias nationaux). À la Réunion, il semble que la responsabilité des médias dans la dénonciation se soit également transformée lorsque les médias ont participé à la campagne de prévention, pratiquant une sorte de « journalisme promotionnel ». Ce qui conduit un journaliste à s'interroger sur « la responsabilité individuelle et collective des journalistes lors de nouvelles crises comparables » (Idelson, p. XX).

---

<sup>5</sup> Titre de la présentation du numéro 22 de la revue *Semen* dirigée par Alain Rabatel et Andrée Chauvin-Vileno : « Énonciation et responsabilité dans les médias », novembre 2006 (en ligne sur [revues.org](http://revues.org)).

Ainsi, même s'il recouvre différentes formes, le concept de *responsabilité* a-t-il toujours ici une relation à *l'éthique* : l'éthique de la vérité qu'on est en droit d'attendre des autorités (et peut-être qu'elles disent qu'elles ne « savent » pas si la maladie est grave ou bénigne et comment la soigner) sous peine de *perdre la confiance* des populations ; *l'éthique professionnelle* qui règle la pratique du métier de journaliste (la gestion des sources, la vérification de la fiabilité des informations) qui renvoie à une *responsabilité civile* et à une *responsabilité pénale*, mais aussi à *la responsabilité énonciative* dans la gestion des paroles qu'on choisit de rapporter et dans la façon de les rapporter, de les croiser et de les faire se rencontrer (voir *supra*). Mais on peut aller encore au-delà et s'interroger sur l'éthique langagière des professionnels du langage que sont pour une large part les politiques, les journalistes, les autorités locales ou nationales, et tous les détenteurs d'une parole « autorisée », dont on pourrait attendre, comme le disait B. Gardin s'interrogeant sur « *les morales langagières* » (1999), « un comportement langagier autre qu'instinctif ». Cette éthique langagière aurait dû conduire par exemple : le jeune ministre de l'Outre-mer à se retenir de qualifier le chik de « simple grippette » lorsqu'il est interpellé par un parlementaire de la Réunion ; la rédaction d'un journal national à s'interdire de parler d'un « virus non mortel » lorsqu'on n'en sait rien, ou de titrer « premier cas français » lorsque le chik arrive dans le sud de la France métropolitaine cinq ans après la crise sanitaire de la Réunion ; une agence de communication à éviter des associations malheureuses en appelant une campagne de prévention « Chikaction », etc.

*L'éthique langagière* pourrait ainsi intervenir dans le choix des mots, en particulier dans l'acte de nommer, et dans la nécessité de toujours « situer » les dires qu'on rapporte et les mots qu'on emprunte à d'autres. Si l'éthique de la responsabilité implique que « nul n'a le droit de se désintéresser des conséquences de ses actes », une éthique de la responsabilité langagière implique qu'on devrait toujours s'interroger sur la conséquence de ses actes de langage, en particulier dans ces lieux de circulation *interdiscursive* et d'*altérité* constitutive que sont les médias. C'est en tout cas ce qui ressort, pour moi, des analyses réunies ici et de la diversité des regards portés sur les discours circulant lors de la crise du chikungunya dans l'océan Indien, et qui souligne non seulement leur pertinence mais également la transférabilité de leurs méthodes à d'autres événements.

## Bibliographie

Benoist, J. (2010) : *Concepts*. Paris, Cerf.

Gardin B. (1999) : « Entretien avec Bernard Gardin. Propos recueillis par Régine Delamotte-Legrand » dans *Le français dans le monde*, numéro spécial, texte repris sous le titre « Les morales langagières » dans *Morales langagières. Autour des propositions de recherche de Bernard Gardin*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 28-37.

Idelson B. (2006) : *Histoire des médias à la Réunion, de 1946 à nos jours*. Paris, le Publieur.

Ledegen G. et J. Simonin (2008) : « Médiatisation d'une crise sanitaire : le chikungunya à la Réunion (France). Analyse des genres et de l'alternance codique français-créole dans l'émission TV *Chikaction* », Colloque de l'université Laval 2007, disponible sur le site :

<http://www.com.ulaval.ca/lab-o/actes.php>.

Lemieux, C. (2000) : *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*. Métailié, Paris.

Moirand S. (2006) : « Responsabilité et énonciation dans la presse quotidienne : questionnements sur les observables et les catégories d'analyse », dans *Semen 22*, p. 45-59 (en ligne sur [revues.org](http://revues.org))

Moirand, S. (2007) : « Discours, mémoires et contextes : à propos du fonctionnement de l'allusion dans la presse », dans *CORELA, Cognition, Représentation, Langage*, revue en ligne :

<http://edel.univ-poitiers.fr/corela/document.php?id=1636>

Moirand, S. (2008) : « Le modèle du Cercle de Bakhtine à l'épreuve des genres de la presse » dans *LINX* n°56 : Linguistique des genres. Le programme de Bakhtine et ses perspectives contemporaines (éd. par Simon Bouquet et Sheila Vieira de Camargo Grillo), p. 91-108.

Moirand, S. (2010) : « Le choc des discours dans la presse française : la crise des banlieues de novembre 2005 et la crise des universités de mars 2006 », dans *Explorations and Encounters in French*, Université d'Adelaide, Australie, p. 35-76.

Moirand, S. et R. Porquier (2008) : « De l'éthique de la nomination à l'éthique de l'interprétation : autour du mot "otage" et de quelques autres », dans *Morales langagières. Autour de propositions de recherche de Bernard Gardin* (Régine Delamotte-Legrand et Claude Caitucoli eds), Presses des Universités de Rouen et du Havre, p. 139-154.

Paveau M.-A. (2006) : « Mémoire et dé-mémoire » dans *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 110-115.

Simonin J. et G. Ledegen (2008) : « Quant les journalistes entrent en communication. Une étude de cas à la Réunion, l'émission *Chikaction* », dans B. Idelson dir., *Journalismes dans l'océan Indien, espaces publics en question*. Paris, l'Harmattan, p. 56-66.